Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19304/fragment/page=0001

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19304/fragment/page=0002

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19304/fragment/page=0003

PRÉCIS
DE
L'ECCLÉSIASTE
ET
DU CANTIQUE DES CANTIQUES,
EN VERS
PAR M. DE VOLTAIRE.

Avec le Texte en François & des remarques de l'Auteur.

Édition très correcte, avantage que les précédentes n'ont pas.

A PARIS

M. DCC. LIX.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19304/fragment/page=0004

AVERTISSEMENT.

Soit que l'Ecclésiaste ait été en effet composé par Salomon, soit qu'un autre Auteur inspiré ait fait parler ce Sage ; ce livre a toujours été regardé comme un monument précieux, & l'est d'autant plus, qu'on y trouve plus de Philosophie. Il montre quel est le néant des choses humaines ; il conseille en même tems, l'usage raisonnable des biens que Dieu a daigné donner aux hommes. Il ne fait pas de la sagesse un phantôme hideux & révoltant ; c'est un cours de Morale fait pour les gens du Monde. C'est pourquoi on a crû ce livre de l'écriture préférable à tout autre, pour en donner un précis en vers, & pour le présenter à la personne respectable à qui on a eu l'honneur de l'addresser.

Il n'auroit pas été possible de le traduire d'un bout à l'autre avec succès. Le stile oriental est trop différent du nôtre. L'esprit divin qui s'éléve au dessus de nos idées, néglige la méthode : il ne fait point de difficulté de répéter souvent les mêmes pensées & les mêmes expressions. Il passe rapidement d'un objet à un autre ; il revient sur ses pas : il ne craint ni les contradictions apparentes que notre esprit borné est obligé de concilier, ni les grandes hardiesses que notre foiblesse est dans la nécessité d'adoucir.

Le sentiment de sa propre insuffisance a forcé le Traducteur à rassembler en un corps, les idées qui sont répandues dans ce livre avec une sublime profusion ; à y mettre une liaison nécessaire pour nous, & un ordre qui étoit inutile à l'esprit saint ; & enfin à prendre un vol moins hardi, convenable à un Laïque, qui donne l'abrégé d'un livre divin.

TEXTE

Pris de différens Chapitres de l'Ecclésiaste.

A. VAnité des vanités, & tout est vanité.

B. J'ai dit dans mon cœur, je vais me plonger dans les délices, & j'ai trouvé que cela est vanité.

	Chap.	Verset.
a.	1.	2.
b.	2.	1.

PRÉCIS
DE
L'ECCLÉSIASTE.

DAns ma bouillante jeuneſſe
J'ai cherché la volupté ;
J'ai ſavouré ſon yvreſſe.
De mon bonheur dégouté,
Dans ſa coupe enchantéreſſe
J'ai trouvé la vanité.

La grandeur & la richeſſe,
Dans l'âge mûr m'ont flatté ;
Les embarras, la triſteſſe,
L'ennui, la ſatiété,
Ont averti ma vieilleſſe
Que tout étoit vanité.

A. J'ai voulu connoître la doctrine & les erreurs, & c'est une affliction d'esprit.

B. J'ai fait de grands amas d'or, j'ai accumulé les subsistances des Provinces, j'ai eu des Musiciens & des Musiciennes. . . . .

C. J'ai construit des Palais & j'ai planté des jardins...

D. Je ne me suis refusé aucun desir. J'ai reconnu qu'il n'y avoit que vanité & affliction d'esprit...

E. La vie m'est devenue insuportable.

Chap.	Verset.
a. 1.	17.
b. 2.	8.
c. 2.	4.
d. 2.	10.
e. 2.	17.

J'ai voulu, de la ſçience
Pénétrer l'obſcurité....
O Nature, abyme immenſe,
Tu me laiſſes ſans clarté.
J'ai recours à l'ignorance,
Le ſçavoir eſt vanité.

De quoi m'aura ſervi ma ſuprême puiſſance,
Qui ne dit rien aux ſens, qui ne dit rien au cœur;
Brillante opinion, phantôme du bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouiſſance.

J'ai cherché le bonheur, qui fuyoit de mes bras.
Dans mes Palais de Cédre, au bord de cent fontaines,
Je le redemandois aux voix de mes Syrénes....
Il n'étoit point dans moi, je ne le trouvois pas.

J'accablois mon eſprit de trop de nourriture;
A prévenir mon goût j'épuiſois tous mes ſoins;
Mais mon goût s'émouſſoit en fuyant la Nature;
Il n'eſt de vrais plaiſirs qu'avec de vrais béſoins.

A. Je me suis proposé d'examiner tout ce qui est sous le Soleil, & c'est une très mauvaise occupation.

B. J'ai vû que sous le Soleil le prix n'étoit point pour celui qui avoit le mieux couru, ni les faveurs pour l'Artiste le plus habile.

C. J'ai porté mon esprit ailleurs; j'ai vû les calomnies; L'innocent en larmes, sans secours & sans consolateur.

	Chap.	Verset.
a.	1.	13.
b.	9.	11.
c.	4.	1.

Je me suis fait une étude
De connoître les Mortels.
J'ai vû leurs chagrins cruels
Et leur vague inquiétude,
Et la secrette habitude
De leurs penchants criminels.

L'Artiste le plus habile
Fut le moins récompensé ;
Le Serviteur inutile
Etoit le plus caressé ;
Le Juste fut traversé,
Le Méchant parut tranquile.

Tu viens de trahir l'Amour,
Et tu ris, Beauté volage ;
Un nouvel Amant t'engage,
T'aime & te quitte en un jour :
Et dans l'instant qu'il t'outrage,
On le trahit à son tour.

J'entends siffler partout les serpens de l'Envie ;
Je vois, par ses complots, le mérite immolé ;
L'Innocent confondu traîne une affreuse vie,
Il s'écrie en mourant : nul ne m'a consolé.

A. Un étranger dévorera toutes vos richeſſes après vous, & c'eſt là encore une très grande miſére.

B. Qu'eſt-ce qui a été ? Ce qui ſera. Qu'eſt-ce qui s'eſt fait ? Ce qui ſe fera encore.

	Chap.	Verſet.
a.	6.	2.
b.	1.	9.

Le Travail, la Vertu, pleurent ſans récompenſe,
La Calomnie inſulte à leurs cris douloureux.
Et du riche amolli, la ſtupide indolence
Ne ſçait pas ſeulement s'il eſt des malheureux.

Il l'eſt pourtant lui même : un éternel orage
Proméne de ſon cœur les déſirs inquiets :
Il hait ſon heritier qui le hait davantage,
Il vit dans la contrainte, & meurt dans les regrets.

Dans leur courſe vagabonde
Les mortels ſont entraînés,
Frêles Vaiſſeaux que ſur l'onde,
Battent les vents Mutinés ;
Et dans l'Océan du Monde,
Au naufrage deſtinés.

D'eſpérances menſongéres
Nous vivons préoccupés ;
Tous les malheurs de nos Péres,
Ne nous ont point détrompés :
Nous éprouvons les miſéres
Dont nos Fils ſeront frappés.

A. Rien de nouveau sous ce Soleil. Ne dites point que les premiers tems ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui, car c'est le discours d'un fou.

B. Le juste périt dans sa justice, & le méchant vit longtems dans sa malice.

C. Tout arrive également au juste, & à l'injuste, au pur, & à l'impur, à celui qui offre des sacrifices, & à celui qui n'en offre pas : le parjure est traité comme l'homme ami de la vérité.

D. Les vivans sçavent qu'ils doivent mourir, mais les morts ne connoissent plus rien, & il ne leur reste plus de récompense.

E. L'amour, la haine, l'envie périssent avec eux.

	Chap.	Verset.
a.	7.	11.
b.	7.	16.
c.	9.	2.
d.	9.	5.
e.	7.	6.

Rien de nouveau sur la terre ;
On verra ce qu'on a vû,
Le droit affreux de la guerre
Par qui tout est confondu ;
Et le vice & la vertu
En butte aux coups de tonnerre.

Le Sage & l'Imprudent, & le Foible & le Fort,
Tous sont précipités dans les mêmes abymes ;
Le cœur juste & sans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous sont également les vains jouets du sort.

Le même champ nourrit la brébis innocente
Et le Tygre odieux qui déchire son flanc,
Le tombeau réunit la race bienfaisante,
Et les brigands cruels énivrés de son sang.

En vain, par vos travaux, vous courez à la gloire,
Vous mourrez. Tout périt, tout sentiment s'éteint :
Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni plaint ;
La mort ensévelit jusqu'à votre mémoire.

A. Qu'un homme ait eu cent enfans; qu'il ait vecu longtems ; & qu'il n'ait pas joui de ſes richeſſes ; je prononce qu'un avorton vaut mieux que lui.

B. C'eſt envain qu'il eſt né, il va dans les ténébres, & ſon nom dans l'oubli.

C. Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

D. Et J'ai préferé l'état des morts à celui des vivans.

E. Et j'ai eſtimé plus heureux celui qui n'eſt pas né encore, & qui n'a point vû les maux qui ſont ſous le Soleil.

F. J'ai dit en mon cœur: Dieu met en prétention les enfans des hommes, il montre qu'ils ſont ſemblables aux bêtes.

	Chap.	Verſet.
a.	6.	3.
b.	6.	4.
c.	9.	4.
d.	4.	2.
e.	4.	3.
f.	3.	18.

Que la vie a peu d'appas !
Cependant on la déſire.
Plus de plaiſir, plus d'empire,
Dans les horreurs du Trépas ;
Un Lion mort ne vaut pas
Un Moucheron qui reſpire.

O mortel infortuné,
Soit que ton ame jouiſſe
Du moment qui t'eſt donnné,
Soit que la mort le finiſſe,
L'un & l'autre eſt un ſupplice ;
Il vaut mieux n'être pas né.

Le néant eſt préférable
A nos funeſtes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens & des vrais maux,
A notre eſpoir periſſable
Qu'engloutiſſent les tombeaux.

Quel Homme a jamais ſçu, par ſa propre lumiére,
Si lorſque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre ame avec nos ſens ſe diſſout toute entière ;
Si nous vivons encore, ou ſi tout eſt détruit ?

A. Les hommes meurent comme les bêtes, leur sort est égal, ils respirent de même: l'homme n'a rien de plus que la bête.

B. Tout est vanité, tout va au même lieu, ils ont tous été tirés de la terre, ils iront en terre.

C. Qui connoit si l'ame des hommes monte en haut, & si l'ame des bêtes descend en bas.

D. Un homme est seul sans enfans, ni frere; cependant il travaille sans cesse, il est insatiable de richesses. Il ne lui vient point dans l'esprit de se dire: pour qui est-ce que je travaille?

	Chap.	Verset.
a.	3.	19.
b.	3.	20.
c.	3.	21.
d.	4.	8.

Des plus vils animaux Dieu soutient l'existence ;
Ils sont, ainsi que nous, les objets de ses soins.
Il borna leur instinct & notre intelligence ;
Ils ont les mêmes sens & les mêmes besoins.

Ils naissent comme nous, ils expirent de même :
Que deviendra leur ame au jour de leur trépas ?
Que deviendra la notre en ce moment extrême ?
Humains, foibles Humains, vous ne le sçavez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans des travaux insensés.
Les biens dont l'Inde se pare,
Avec fureur amassés,
Sont vainement entassés
Dans les trésors de l'Avare.

Ce Monarque ambitieux
Ménaçoit la terre entière :
Il tombe dans sa carrière ;
Et ce Géant sourcilleux,
Ce front qui touchoit aux Cieux,
Est caché dans la poussière.

A. La femme eſt plus amère que la mort.

B. Lorſque les gardes de la maiſon (c'eſt-à-dire les jambes) commenceront à trembler
Quand celles qui doivent mordre (c'eſt-à-dire les dents) ſeront en petit nombre & oiſives

C. Quand l'amandier fleurira [c'eſt-à-dire quand la tête ſera chauve] que les capres ſe diſſiperont [c'eſt-à-dire que les cheveux ſeront tombés]

D. Quand la chaîne d'argent ſera rompue que le ruban ſe retirera, que la cruche ſe caſſera ſur la fontaine [c'eſt-à-dire quand on ne ſera plus propre aux plaiſirs &c.]

	Chap.	Verſet.
a.	7.	27.
b.	12.	3.
c.	12.	5.
d.	12.	6.

La Beauté, dans son printems,
Brille pompeuse & chérie ;
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouie,
Le soir livide & flétrie,
En horreur à ses Amans.

Ainsi tout se corrompt, tout se détruit, tout passe ;
Mon oreille bientôt sera sourde aux concerts.
La chaleur de mon sang va se tourner en glace ;
D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts.

Des vins du Mont-Liban la séve nourrissante
Ne pourra plus flatter mes languissants dégouts:
Courbé, trainant à peine, une marche pésante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus, Beauté, dont la tendresse
Console mes chagrins, enchante mes beaux jours !
O charme de la vie ! O précieuse yvresse !
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.

A. J'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de se réjouir dans ses œuvres, & que c'est là son partage, car qui le ramenera de la mort pour connoître l'avenir....

B. J'ai donc cru qu'il est bon que l'homme mange & boive, & qu'il jouisse gaiement du fruit de son travail pendant sa vie, car c'est là sa portion.

C, Et quand Dieu lui a donné biens & richesses, & pouvoir d'en jouir, c'est un don de Dieu...

	Chap.	Verset.
a.	3.	22.
b.	5.	17.
c.	5.	18.

Du tems qui périt ſans ceſſe,
Saiſiſſons donc les momens.
Poſſédons avec ſageſſe,
Goutons ſans emportemens,
Les biens qu'à notre jeuneſſe,
Donnent les Cieux indulgens.

Que les plaiſirs de la table,
Les entretiens amuſans,
Prolongent pour nous le tems,
Et qu'une Compagne aimable,
M'inſpire un amour durable,
Sans trop regner ſur mes ſens.

Mortel, voilà ton partage,
Par les Deſtins accordé.
Sur ces biens, ſur leur uſage,
Tout ton bonheur eſt fondé:
Qu'ils ſoient poſſédés du Sage,
Sans qu'il en ſoit poſſédé.

Uſez, n'abuſez point; ne ſoyez point en proie,
Aux déſirs effrénés, au tumulte, à l'erreur;
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie,
Votre bruit m'importune, & le rire eſt trompeur.

A. Réjouissez vous donc jeune homme dans votre jeunesse, que votre cœur soit dans l'allegresse, craignez Dieu, observez ses loix; car c'est là le tout de l'homme.

B. Ne soyez pas plus juste & plus sage qu'il ne faut de peur d'être stupide.

C. Il est bon de soutenir le juste, mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'est pas.

	Chap.	Verset.
a.	11	9.
b.	7	17.
c.	7.	19.

Dieu nous donna les biens, il veut qu'on en jouiſſe ;
Mais n'oubliez jamais leur cauſe & leur Auteur ;
Et lorſque vous goutez ſa divine faveur,
O Mortels, gardez vous d'oublier ſa juſtice.

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux ;
Ne penſez qu'à ſes loix, car c'eſt là tout votre être.
Grand, Petit, Riche, Pauvre, heureux ou malheureux,
Etranger ſur la Terre, adorez votre Maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop auſtère.
La ſageſſe atrabilaire,
Nous irrite & n'inſtruit pas.
C'eſt à la vertu de plaire,
Le vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la foibleſſe,
Que vous voyez en autrui ;
Qu'il trouve en vous un appui ;
Que ſon ſort vous intéreſſe ;
Hélas ! malgré la ſageſſe ;
Vous tomberez comme lui.

A. Répandez vos bienfaits sur les eaux qui passent, c'est à dire, faites également du bien à tout le monde.

Chap. - - - - Verset.
a. II. - - - - - - I.

favori

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit son espoir avorté ;
Et la vertu la plus pure
A ses tems d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence ;
Même aux moins vertueux ne les refusez pas ;
Ne vous informez pas de leur reconnoissance ;
Il est grand, il est beau de faire des ingrats,

Laissez parler les Cours, & crier le Vulgaire ;
Leur Langue est indiscréte, & leurs yeux sont jaloux ;
De leur suffrage faux dédaignez le salaire ;
Dieu vous voit, il suffit : qu'il regne seul sur vous.

L'Homme est un vil atôme, un point dans l'étendue.
Cependant, du plus haut des Palais éternels,
Dieu sur notre néant daigne abbaisser sa vûe ;
C'est lui seul qu'il faut craindre, & non pas les Mortels.

AVERTISSEMENT.

*APrès avoir donné un précis de l'*Ecclésiaste, *qui est l'ouvrage le plus philosophique de l'ancienne Asie, voici le* Cantique des Cantiques, *qui est le Poëme le plus tendre, & même le seul de ce genre qui nous soit resté de ces tems reculés. Tout y respire une simplicité de mœurs qui seule rendroit ce petit Poëme précieux. On y voit même une esquisse de la poësie dramatique des anciens Grecs. Il y a des chœurs de jeunes hommes & de jeunes filles qui se mêlent quelquefois au Dialogue des deux personnages. Les deux interlocuteurs sont le* Chaton *& la* Sulamite. Chaton *est le mot hébreu qui signifie l'*Amant *ou le* Fiancé. *La* Sulamite *est le nom propre de la* Fiancée. *Plusieurs Auteurs ont attribué cet ouvrage à* Salomon ; *mais on y voit plusieurs versets qui font douter qu'il puisse en être l'Auteur.*

On a rassemblé les principaux traits de ce poëme, pour en faire un petit ouvrage régulier, qui en conservât tout l'esprit. Les répétitions & le désordre, qui étoient peut-être un mérite dans le stile

Oriental, n'en ſont point un dans le nôtre. On s'eſt abſtenu, ſurtout, de toucher aux ſublimes & reſpectables allégories, que les plus graves Docteurs ont tirées de cet ancien poëme, & on s'en eſt tenu à la ſimplicité non moins reſpectable du Texte.

TEXTE.

LE Chaton dit, qu'il me baise, ou qu'elle me baise * des baisers de sa bouche, car vos mammelles sont meilleures que le vin; elles ont l'odeur du meilleur beaume, & votre nom est une huile répandue. Ma chere amie, je vous compare aux chevaux attélés au char du Roi Pharaon. Ah! que vous êtes belle! vos yeux sont comme des yeux de Colombe.

REMARQUE.

* *Quoique plusieurs grands personnages aient cru que c'étoit la* Sulamite *qui parloit dans ces deux premiers versets, cependant comme il s'agit de mammelles, on a crû plus convenable de mettre ces paroles dans la bouche du* Chaton *: de plus, la comparaison des mammelles avec les grapes de raisin & avec le vin, se retrouve plusieurs fois dans le* Cantique, *& c'est toujours le Chaton qui parle. Les Hébraisans disent que le terme qui répond à mammelles, est d'une beauté toute énergique en Hébreu. Ce mot, en François n'a pas la même grace :* Téton

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

INTERLOCUTEURS.

Le Chaton, *la* Sulamite, *les compagnes de la* Sulamite, *& les amis du* Chaton, *qui ne parlent pas.*

LE CHATON.

QUe les baisers ravissans
De ta bouche demi-close
Ont enchanté tous mes sens ?
Les lys, les boutons de rose

De tes deux globes naissans,
Sont à mon ame enflammée
Comme les vins bienfaisants
De la fertile Idumée ;
Où comme le pur encens
Dont Tamor est parfumée.
Sous les murs des Pharaons,
A travers les beaux vallons,
Les Cavalles bondissantes

eſt trop peu grave ; Sein *eſt trop vague. Les Savans croient qu'il eſt difficile d'atteindre à la beauté de la langue Hébraïque.*

TEXTE.

[La Sulamite] je ſuis noire, mais je ſuis belle comme les tabernacles de Cédar, & comme les peliſſes de Salomon. Ne conſiderez pas que je ſuis trop brune ; car c'eſt le Soleil qui m'a halée. Mes parens m'ont fait garder les vignes, [1] hélas je n'ai pu garder ma propre vigne.

REMARQUE.

[1] *Ces paroles ſemblent prouver que la Sulamite eſt une Bergére, une Villageoiſe qui dit naïvement qu'elle eſt belle comme les tapiſſeries du Roi. Et que par conſequent ce Cantique n'eſt pas l'épithaleme de Salomon & d'une fille du Roi d'Egypte, comme d'illuſtres commentateurs l'ont dit. Les Princeſſes leurs Egyptiennes n'étoient pas noires & ne gardoient pas les vignes.*

TEXTE.

Si tu ne te connois pas la plus belle des femmes, vas paître tes moutons & tes chevreaux. Il

Ont moins de légéreté.
Les Colombes careſſantes,
Dans leurs ardeurs innocentes,
Ont moins de fidélité.

LA SULAMITE.

J'ai peu d'éclat, peu de beauté, mais j'aime,
Mais je ſuis belle aux yeux de mon amant:
Lui ſeul, il fait ma joie & mon tourment.
Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.
De mes parens la ſévére rigueur
Me commanda de bien garder ma vigne:
Je l'ai livrée au maître de mon cœur;
Le vendangeur en étoit aſſez digne.

LE CHATON.

Non, tu ne te connois pas,
O ma chére Sulamite!
Rends juſtice à tes appas,
N'ignore plus ton mérite.
Salomon dans ſon Palais,
A cent femmes, cent maîtreſſes;
Seul objet de leurs tendreſſes,
Et ſeul but de tous leurs traits.
Mille autres ſont renfermées

y a 60 Reines, 80 Concubines, & de jeunes filles sans nombre. Tu es seule ma Colombe, ma Parfaite. Les Reines & les concubines sont renfermées. [2]

REMARQUE.

[2] *Les* 60 *Reines & les* 80 *Concubines semblent prouver que ce n'est pas* Salomon *qui composa ce Cantique, puisque Salomon avoit* 300 *femmes &* 700 *Concubines, suivant le texte sacré. Peut-être n'avoit-il alors que* 60 *femmes. Il se peut aussi que l'Auteur parle ici d'un autre Roi que Salomon. On s'en rapporte aux Sages & illustres Commentateurs.*

TEXTE.

Mon bien aimé est comme un bouquet de Myrthe. Il demeurera entre mes mammelles. Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits,

Dans ce Palais des plaisirs,
Et briguent par leurs soupirs
L'heureux moment d'être aimées.
Je ne possède que toi ;
Mais ce Serrail d'un grand Roi ;
Ces compagnes de sa couche
Ces objets si glorieux,
N'ont point d'attrait qui me touche
Rien n'approche sous les Cieux,
D'un sourire de ta bouche,
D'un regard de tes beaux yeux.
Sçais-tu que ces grandes Reines,
Si pompeuses, si hautaines,
T'apperçurent un instant ;
Sçais-tu bien qu'en rougissant,
Défaites humiliées,
Malgré leur orgueil jaloux,
Toutes se sont écriées,
Elle est plus belle que nous !

LA SULAMITE.

Le maître heureux de mes sens, de mon ame,
De tous mes vœux, de tous mes sentimens,
Me fait gouter de fortunés momens.
Soutenez-moi, je languis je me pâme,

car je languis d'amour. Qu'il mette sa main gauche sous ma tête, & que sa main droite me tienne embrassée !

Je dors, & mon cœur veille, &c. (1)

REMARQUE.

(1) *Il est difficile d'expliquer comment à la fois on dort & on veille ; c'est une figure asiatique qui exprime un songe.*

TEXTE.

J'ai cherché pendant la nuit celui que mon cœur aime ; je l'ai cherché, & je ne l'ai pas trouvé..... Mon bien-Aimé a passé sa main par le trou, & mon ventre a treffailli à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-Aimé, mais il n'y étoit plus, mon ame s'est liquéfiée ; je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé. [2]

REMARQUE.

(2) *La* Sulamite *dit ensuite qu'elle a cherché son* chaton *aux portes de la Ville, & que les gardes l'ont battue, ce qui ne conviendroit guère à une Epouse de Salomon.*

Je meurs d'amour. Verſez ſur moi des fleurs ;
Inondez-moi des plus douces odeurs.
Que ſur mon ſein mon tendre amant repoſe ;
Qu'en s'endormant, de moi-même il diſpoſe ;
Qu'il ſoit à moi, dans les bras du ſommeil ;
Que de ſes mains il me tienne embraſſée ;
Que ſon image occupe ma penſée,
Et qu'il m'embraſſe encore à ſon reveil. . . .

Chére Idole que j'adore,
Mon cœur a veillé toujours ;
Je me léve avant l'Aurore,
Je demande mes amours. . . . .
Lit ſacré dépoſitaire
Des mouvemens de mon cœur ;
Des Amours doux Sanctuaire,
Qu'as-tu fait de mon bonheur ?
Eveillez vous ; mes Compagnes ;
Venez plaindre mon tourment :
Prez, Ruiſſeaux, Forêts, Montagnes ;
Rendez-moi mon cher Amant.

Je l'ai perdu le ſeul bien qui m'enchante. . . .
Ah ! je l'entends, j'entends ſa voix touchante !
Il vient, il ouvre, il rentre ; ah ! je le vois. . . .
Mon cœur s'échappe & s'envole après toi. . . .

TEXTE.

LA SULAMITE.

Je vous conjure, Filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-Aimé, de lui dire que je languis d'amour.

LES FILLES.

Quel est le bien-Aimé que vous aimez d'amour, ô la plus belle des femmes. &c. où est allé votre bien-Aimé, nous l'irons chercher avec vous.

LA SULAMITE.

Mon bien-aimé est blanc & rouge, choisi entre mille. Ses cheveux sont comme des feuilles de Palmier, noirs comme un Corbeau. Ses yeux sont comme des pigeons sur les bord des eaux, lavés dans du lait; ses joues sont comme des parterres d'aromates; sa poitrine est comme une yvoire marquetée de saphirs.

Hélas!

Hélas ! une fausse image
Trompe mes sens égarés :
Je ne vois plus qu'un nuage ;
Les regrets sont le partage
De mes sens desespérés.
Oh ! mes compagnes fidelles,
Voiez mes craintes cruelles,
Adoucissez ma douleur :
Dites moi quelle Contrée,
Quelle terre est honorée
De l'objet de mon ardeur ;
Quel lieu m'en a séparée.

LES COMPAGNES.

Apprenez-nous quel est l'Amant heureux
Qui vous retient dans de si douces chaînes.
Nous partageons votre joye & vos peines ;
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

LA SULAMITE.

Le Vainqueur que j'idolâtre,
Est le plus beau des humains,
L'amour forma de ses mains,
Son sein plus blanc que l'Albâtre.
L'ébene de ses cheveux

LE CHATON.

Je suis descendu dans les jardins des Noïers pour y voir les fruits des vallées.... Votre nez est comme la Tour du Mont Liban, qui regarde vers Damas. Votre taille est semblable à un Palmier. J'ai dit je monterai sur le Palmier, & j'en prendrai les fruits, car vos mammelles sont comme des grappes de raisins. &c.... J'ai bû mon vin avec mon lait.... Mangez, mes amis, buvez, enivrez-vous, mes très chers amis.

Ombrage son front d'ivoire,
Ce front noble & gracieux,
Ce front couronné de gloire.
Un feu pur est dans ses yeux.
Sous une telle figure,
Descendent du haut des Cieux,
Les Maitres de la Nature.
Ministres du Dieu des Dieux:
Mais de son cœur vertueux
Si je faisois la peinture,
Vous le connoîtriez mieux.

LE CHATON.

Je vous retrouve, ô maîtresse chérie!
Je vous revois, je vous tiens dans mes bras!
Dans mes jardins j'avois porté mes pas;
Mais, près de vous, toute fleur est flétrie.
Charmant palmier, tige aimable & fleurie,
Je viens cueillir vos fruits délicieux.
Ciel! que le tems est un bien précieux!
Tout le consume, & l'amour seul l'employe....
Mes chers amis qui partagez ma joie,
Buvez, chantez, célébrez ses attraits;
Dans les bons vins que votre ame se noye;
Je vais gouter des plaisirs plus parfaits.

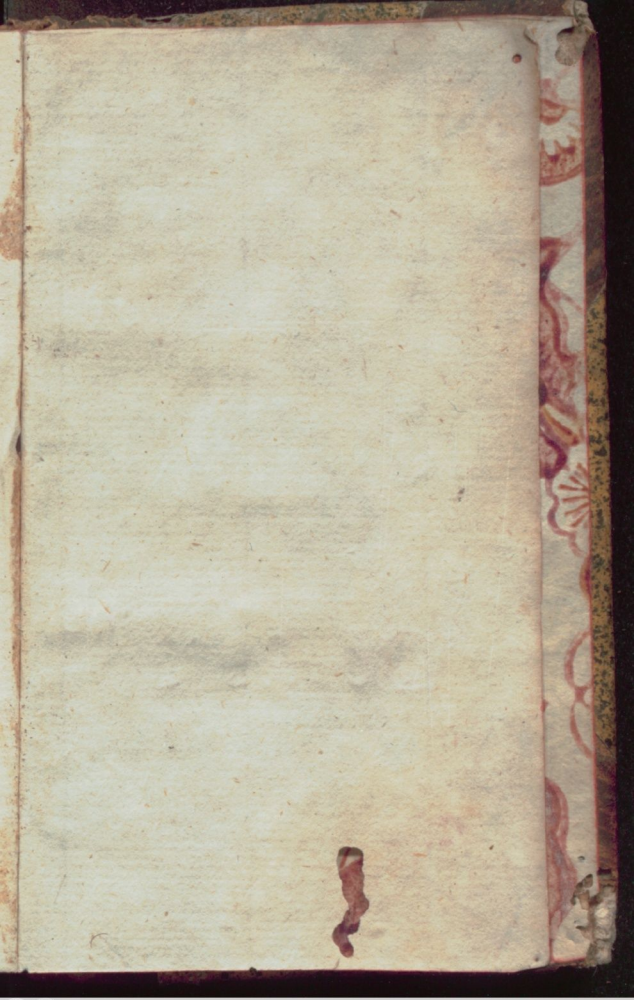
Je suis à mon bien-aimé. & son cœur se retourne vers moi.

Venez surtout dans les champs, demeurons au Village : levons-nous matin pour aller aux vignes ; c'est là que je vous donnerai mes mammelles.

FIN.

Paix du cœur, volupté pure,
Doux & tendre emportement,
Vous guériſſez ma bleſſure :
Ne ſouffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement.
L'abſence d'un ſeul moment,
Eſt un moment de parjure.
Allons voir, allons tous deux
Voir nos myrthes amoureux ;
Prénons ſoin de leur culture.
Reſſerrons nos tendres nœuds
Sur des tapis de verdure.
Fuions le bruiant ſéjour
De cette ſuperbe Ville ;
Le Village eſt plus tranquille :
Et la nature & l'amour
L'ont choiſi pour leur azile.

FIN


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19304/fragment/page=0048

Dl
4

AB: 106914
S

Dl 2989 m
x 236592

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19304/fragment/page=0047

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19304/fragment/page=0048

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19304/fragment/page=0049

PRÉCIS 3

DE

L'ECCLÉSIASTE

ET

DU CANTIQUE DES CANTIQUES,

EN VERS

PAR M. DE VOLTAIRE.

Avec le Texte en François & des remarques de l'Auteur.

Édition très correcte, avantage que les précédentes n'ont pas.

A PARIS

M. DCC. LIX.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-19304/fragment/page=0050